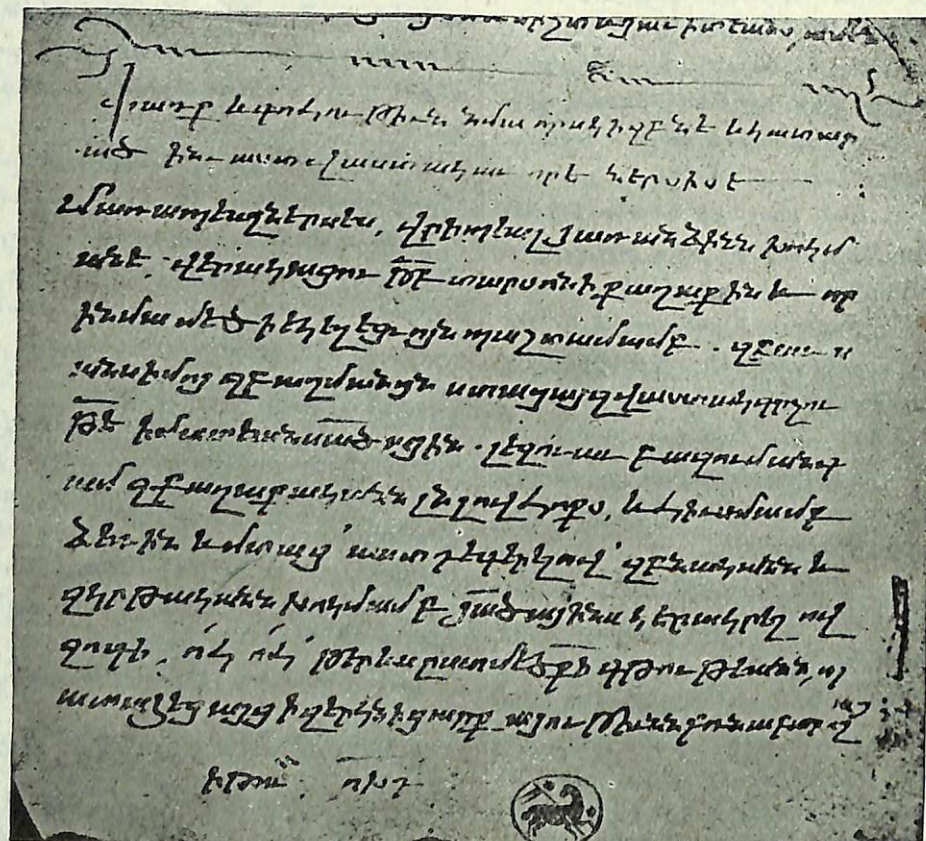


ամբացնելու մեր քրիստոնէութիւնը, տալով մեզի երկրորդ մկրտութիւն մը նուիրական: Եւ այդ մկրտութեան կնքահայրն է ապաշխարութեան շարականներու շարքը ոսկեղէն:

«Բագմավէպ»ի անձուկ էջերը չեն թոյլատրեր որ այստեղ գետեղէինք Մեսրոպեան բովանդակ երգաչարը մարդարտեայ, լսելու համար Հացեկի քաղցրալուր քնարին զգայուն թրթռացումները,

յուսաշող բեկբեկումները, յուսադալար արփաթեւումը: Բայց այդ երգը աւելի հարադատ է մագաղաթեայ ձեռագիրներու մէջ, աւելի ներդաշնակ է երկնասլացիկ զմբէթներու տակ, ուր համակ խորհուրդ է խնկաւէտ եւ աղօթք մշտնջենաւոր, հոգեղինացած՝ հաղարամեայ պաղտանքովը մեր ցեղին:

Հ. ՆԵՐՍԷՍ ՏԻՐ ՆԵՐՍԷՍԵԱՆ



La haute signification de l'invention de l'alphabet arménien par Saint Mesrop^{*}

La valeur d'un peuple ne se mesure pas à son importance numérique; ce n'est pas dans cette occasion qu'il est nécessaire de rappeler l'opposition entre qualité et quantité. Toutefois, il convient de remarquer qu'un empire fait beaucoup pour assurer la renommée d'une nation. Celui que bâtit Tigrane le Grand fut éphémère et les vertus guerrières des Arméniens ne purent qu'assurer la survie en tant que nation d'un peuple trop peu nombreux. Mais la lumière de sa civilisation resta alors sous le boisseau, parce que la connaissance de sa langue ne s'imposait ni à ses voisins pour les besoins des relations diplomatiques ou commerciales, ni à des populations soumises pour leurs rapports avec l'administration de l'occupant.

Comment ce peuple a-t-il pu se maintenir en vie et conserver sa physionomie propre alors qu'il était situé au carrefour des routes d'invasion, routes peu confortables sans doute, mais uniques voies existantes pour les déferlements des conquérants de l'Est, du Nord et de l'Ouest, — alors que, tout au long de son existence, il a été tour à tour écrasé ou écartelé par les empires rivaux, ses voisins, — alors qu'il a vécu la majeure partie de sa vie sous la domination de nations étrangères, qui se partageaient son territoire ou le transformaient en champ clos? C'est là le miracle de la valeur triomphant du nombre!

En effet, lorsque les premières lueurs de l'histoire éclairent timidement la scène arménienne, nous apercevons ce peuple luttant contre la Perse de Darius pour reconquérir son indépendance. Inutile de vous faire l'histoire de l'Arménie: ce n'est qu'une sorte de drame à tiroirs où les fâcheux de la pire espèce se relaient à tour de rôle. La marche du drame connaîtra, cependant, grâce à Dieu, quelques interruptions, et on assistera périodiquement à des tableaux réconfortants: l'empire du grand Tigrane, qui sut acqué-

^{*} Discours prononcé le Dimanche, 11 Novembre 1962, dans le grand Amphithéâtre de La Sorbonne.

rir un tel prestige qu'on dit que les Syriens sollicitèrent l'honneur d'être ses sujets, — la dynastie arsacide, où domine la figure de Tiridate le Grand, qui, par sa conversion allait fixer le destin de l'Arménie, — la dynastie bagradite, qui, par sa sage politique allait libérer le pays du joug arabe, et, peu après la chute de cette dernière sous les coups des Turco-Mongols, la dynastie roupénienne, qui allait créer, hors des limites naturelles de l'Arménie, un royaume chrétien arménien semblable en tous points aux royaumes latins fondés par les Croisés et dont le destin fut lié à celui des principautés franques du Levant. Aujourd'hui, enfin, une partie du sol national forme la république soviétique d'Arménie.

Vous voyez que j'avais raison de dire que les Arméniens ont su se maintenir en vie et non simplement en survie. Car il ne s'agit pas d'une simple communauté ethnique formée d'un conglomerat de tribus parlant encore la même langue parce que retranchées dans des montagnes inaccessibles. Non! Avec ou sans gouvernement national, unis ou séparés sous des jougs différents, les Arméniens n'ont jamais cessé de former non peuple, mais une nation. L'idéal ne s'abaisse pas à reconnaître les contingences!

...Et celui qui donna à cet idéal sa garantie essentielle de durée, ce fut saint Mesrop-Machtots!

* * *

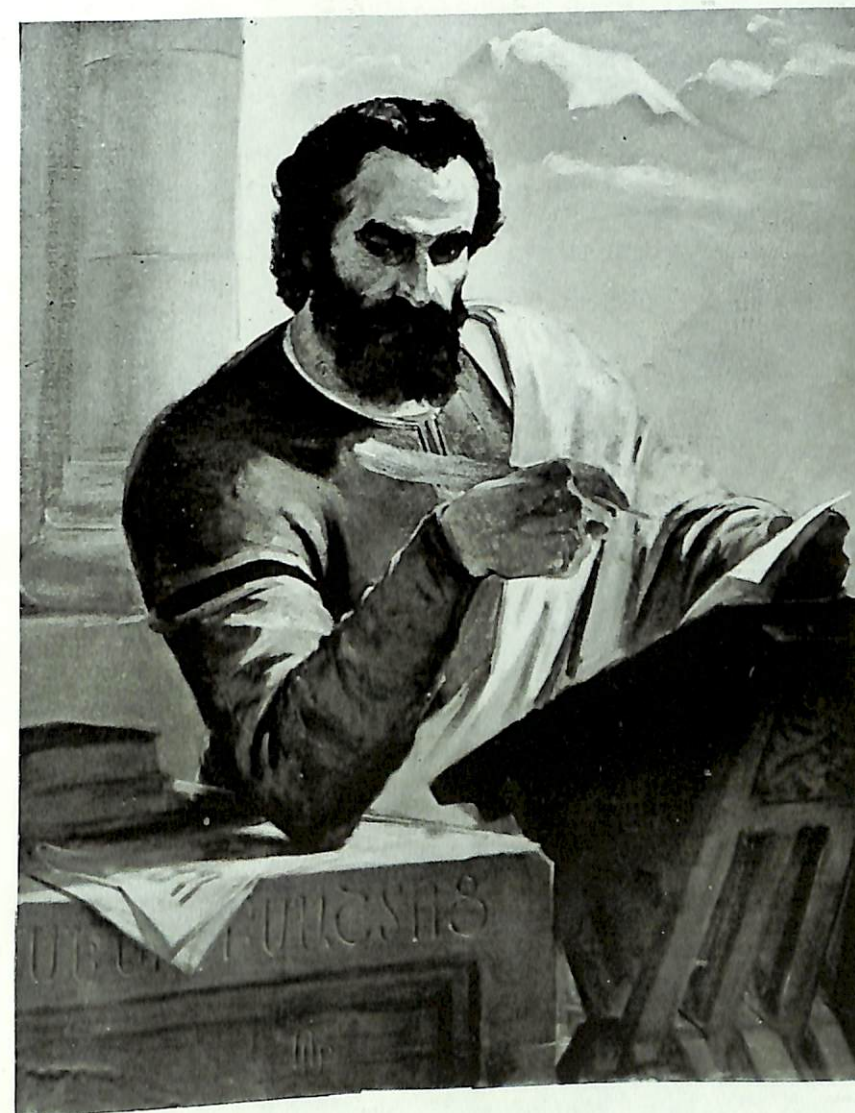
Dès son installation dans la région de l'Ararat, le peuple arménien subissait, sur le plan de la civilisation, l'attraction des deux mondes: le monde occidental, hellénique, et le monde iranien, dit oriental, bien qu'il ne s'agisse en réalité que d'occidentaux plus ou moins fraîchement orientalisés.

L'influence de la civilisation iranienne fut particulièrement importante lorsque les Parthes, ayant fondé un empire, fournirent à l'Arménie une dynastie royale, dont on ignore la date de fondation, et qui aurait duré, selon les sources arméniennes, environ six siècles, selon les historiens occidentaux modernes, quatre siècles seulement. Ces rois gardèrent toujours avec leurs suzerains et parents parthes une union étroite, et les rapports intellectuels entre les deux pays furent importants, ce dont témoigne le grand nombre de mots iraniens empruntés par l'arménien. De l'autre côté, bien qu'elle n'ait guère laissé de traces dans le vocabulaire, l'influence grecque était, elle aussi, loin d'être négligeable.

Pour ce qui est de la politique, les seigneurs féodaux de l'Ouest recherchaient la protection des Grecs, ceux de l'Est, celle de l'Iran, et ceux du centre, moins exposés, une autonomie totale. Mais tous communiaient dans le même idéal: celui de la Patrie.

* * *

Au premier quart du troisième siècle survint un événement d'une importance extrême pour la destinée de l'Arménie: le roi



arsacide parthe Artaban est assassiné et le pouvoir passe, en Iran, aux mains des Perses sassanides. Le roi arsacide d'Arménie fait une incursion en Perse pour venger son cousin, puis rentre finalement dans ses états. Pour se délivrer de la menace de ce voisin gênant, le roi de Perse le fait assassiner par un seigneur parthe du royaume du Kouchan. L'assassin et presque toute sa famille sont exterminés par les seigneurs fidèles au roi. De la famille du roi, come de celle de l'assassin, il ne reste qu'un rejeton mâle, qui était en nourrice. Le prince héritier est mis en sécurité à la cour de Rome, où il deviendra l'ami de Dioclétien, — le fils du régicide est confié à une famille chrétienne de Césarée de Cappadoce. Et, finalement, c'est le fils du régicide, saint Grégoire l'Illuminateur, qui convertira au christianisme le roi d'Arménie, Tiridate le Grand, lequel imposera sa nouvelle religion comme religion d'état vers 298, (302 ou 314 selon certains).

Ainsi, en ce début de quatrième siècle, l'Arménie est devenue un état chrétien, le premier état chrétien, et elle est rattachée au thème de Césarée. Peu après, Constantin se fait chrétien à son tour, et c'est la grande période de fraternité chrétienne, où Arméniens et Gréco-latins communient au concile de Nicée (325). L'élan d'amour fraternel est tel qu'on en oublie pour un temps la politique, et ceci d'autant plus facilement que Tiridate a une dette de reconnaissance envers les Romains qui l'ont accueilli en exil et rétabli sur le trône de ses pères, et que les Romains, de leur côté, sont ravis d'être protégés à l'Est par un état tampon à leur dévotion. En face de cette attraction du «pôle occidental», — si j'ose m'exprimer ainsi, —: répulsion totale de la part du pôle oriental: la dynastie sassanide a sur les mains le sang des cousins arsacides et les Perses sont en train de faire du mazdéisme une religion d'état intransigeante au point que Manès, lorsqu'il reviendra dans son pays, sera condamné comme hérésiarque (du mazdéisme, s'entend!) et écorché vif en 275. Haine politique et haine religieuse, donc! Roi arsacide d'Arménie et catholicos contre roi sassanide de Perse et mobeds! La situation est parfaitement claire: l'Arménie est résolument occidentale, — à part quelques seigneurs féodaux, impatients de la suzeraineté de leur propre roi, et qui s'appuient sur ce qui reste dans les provinces de l'Est du clergé païen destitué.

Mais cette situation ne tarde pas à redevenir critique: las de guerroyer entre eux sans résultat, Grecs et Perses en arrivent à un «modus vivendi»: l'accord de 386, qui se fait, naturellement, aux dépens des Arméniens! L'Arménie est alors partagée en deux parties d'importance inégale: la partie orientale, la plus vaste, subsiste comme royaume, mais un royaume vassal de la Perse; l'Arménie occidentale, petit royaume, elle aussi, est transformée en province byzantine dès la mort de son éphémère souverain.

Byzance tendit alors à helléniser complètement ses sujets arméniens, qui, eux, admiraient la civilisation hellénique, la prenaient comme modèle de perfection, mais voulaient conserver leur culture propre, et leur idiome national. Evidemment, les Grecs étaient chrétiens, mais les conciles avaient déjà porté de sérieux coups à la fraternité chrétienne. L'autonomie nationale, la culture nationale et l'église arménienne, tout au moins dans sa structure, étaient également battues en brèche. Cependant, Byzance restait le moindre mal. Car, de l'autre côté, le roi arménien arsacide devait se courber devant l'usurpateur sassanide du trône d'Iran, se plier à toutes ses volontés, se contenter d'un pouvoir soumis à toutes sortes de caprices. Et l'église arménienne était en butte à l'hostilité des mobeds, qui voulaient imposer le mazdéisme à tous les sujets et vassaux de l'empire et faisaient peser de lourds impôts sur le clergé arménien. Le roi de Perse, devant la poussée du christianisme, avait bien été obligé de faire des concessions: il avait toléré une église sur son territoire, mais une église d'obédience syriaque, de peur d'une collusion entre ses sujets chrétiens et les Grecs, l'église syriaque ne représentant aucune force politique nationale. Il autorisait la libre circulation d'ouvrages chrétiens en Arménie, — mais d'ouvrages syriaques!, faisant proscrire et détruire tout ce qui était écrit en langue grecque. Et certains seigneurs féodaux favorisaient cette entreprise!

Pendant ce temps la langue arménienne ne pouvait toujours pas s'écrire; or, seul l'emploi de leur langue nationale pouvait mettre les Arméniens à l'abri des soupçons, de la part du roi de Perse, d'intelligences avec l'ennemi grec.

A tous ces périls s'ajoutait encore un inconvénient majeur: le clergé arménien devait faire toute son éducation en grec et en syriaque, ce qui nécessitait des années et des années d'études, souvent à l'étranger. Et il fallait les connaître à fond, ces langues, pour ne pas chanceler sur la terminologie théologique, — sous peine d'hérésie! Puis, on ne pouvait célébrer les offices que dans ces mêmes langues étrangères auxquelles l'assistance ne comprenait rien, et il était nécessaire de faire au moins une traduction, orale, des Evangiles, ...et, dans ces textes sacrés, un contre-sens était un sacrilège! Si bien que, ainsi que nous l'apprennent les sources de l'époque, lorsque le prêtre ne s'estimait pas assez bon traducteur, il ne traduisait rien!

D'une part donc, le pouvoir royal et l'unité nationale; d'autre part, l'église, dans son autonomie, dans sa hiérarchie, dans son unité, dans sa doctrine et dans l'efficacité de son évangélisation, étaient également dans un terrible péril. Et, avec les deux pouvoirs, toute la nation et toute la culture arméniennes!

C'est alors que la Providence envoya aux Arméniens saint Mesrop!

Saint Mesrop, que les historiens appellent, les uns, du nom de Mesrop, les autres, du nom de Machtots, naquit vers 360 au petit village de Hatsékats, dans le Tarôn, l'une des provinces les plus arméniennes de l'Arménie. Il embrassa d'abord la carrière militaire, puis devint archiviste à la cour, ce qui impliquait la connaissance de langues étrangères. On dit même qu'il avait fait ses études sous la direction de saint Nersès, le grand fondateur d'écoles et d'hospitaux. Il céda bientôt à sa vocation religieuse et se fit moine prédicateur. C'est au cours de ses missions évangélisatrices dans les contrées reculées de l'Arménie, qu'il constata l'impossibilité de l'apostolat dans les conditions existantes. Il comprit ainsi la nécessité d'écrire l'arménien et s'en ouvrit au catholicos, saint Sahak, qui lui répondit que, justement, au cours d'une récente conversation avec le roi, celui-ci lui avait parlé d'un certain évêque syrien du nom de Daniel qui aurait été en possession d'un alphabet susceptible de transcrire l'arménien. Muni des recommandations du roi et du catholicos, Mesrop obtint communication de cet alphabet. Mais il s'agissait probablement d'un alphabet de type sémitique, qui se révéla à l'essai totalement insuffisant, sans doute du fait qu'il ne contenait pas de signes pour les voyelles et que la langue arménienne en comprend sept. A partir de ce moment, st. Mesrop ne connaît plus ni jour ni nuit: il ne vit que pour la recherche.

Et il faut reconnaître que le problème est ardu: outre ses sept voyelles qui manquent aux alphabets sémitiques, la phonétique arménienne comporte un nombre considérable de consonnes dont des affriquées chuintantes et sifflantes inconnues de la phonétique grecque. C'était, cependant vers le grec qu'allaient les sympathies de Mesrop, qui répugnait sans aucun doute à tout rapprochement, même d'ordre simplement alphabétique, avec la culture syriaque. Bref, de plus en plus concentré sur son problème, il finit par avoir une vision divine, et une main traça devant ses yeux les caractères qu'il désirait si ardemment. L'alphabet, de trente six lettres, était remarquablement adapté aux besoins.

Je dois d'ailleurs ajouter, entre parenthèse, qu'il ne s'en tint pas là et que, bientôt, instruit de cette première expérience, il créa un alphabet géorgien pour les besoins de l'évangélisation de ce pays, puis un autre pour les Alains. On observe alors un étonnant rayonnement culturel de l'Arménie.

Désormais, la civilisation arménienne, déjà si remarquable par son architecture, va pouvoir donner sa mesure dans les lettres, et même dans les sciences, et assurer sa pérennité par une littérature, trésor moins périssable que ces mignonnes églises arméniennes, disséminées sur un territoire la plupart du temps soumis à un joug étranger et perpétuellement menacées de destruction. Cette invention se réalisait en 406 environ. Et il était temps, car l'Arménie

nie était à la veille d'une nouvelle et terrible épreuve. En 451, les Arméniens allaient eux aussi avoir leurs Champs catalauniques! Repoussant un ultimatum des mobeds, qui enjoignaient aux Arméniens de se faire mazdéens, l'armée arménienne, sous la conduite de son général en chef, saint Vardan Mamiconian, se faisait massacrer avec lui dans la plaine d'Avaraïr, mais avec un tel courage que le roi de Perse, rendant hommage à la vertu des vaincus, leur accordait la liberté du culte. Ce n'était, évidemment, qu'une trêve, et le danger n'en subsistait pas moins à l'Est. Et le péril était d'autant plus grand qu'à cette attaque de front, la politique de la Perse adjoignait un travail de sape. Si elle tolérait le christianisme en Arménie, elle s'efforçait de subordonner la culture arménienne à la culture syriaque et de rattacher l'église arménienne, farouchement anti-nestorienne, à l'église syrienne, qui était travaillée par la doctrine de Nestorius et sur le point de devenir officiellement nestorienne (concile de l'église de Perse, en 498). Or, déjà, par deux fois, entre 429 et 437, la Perse avait fait établir sur le trône de st. Grégoire des évêques syriens. Et, à l'Ouest, le concile de Chalcédoine, par le simple fait qu'il avait été convoqué, rendait manifestes les dissensions du monde chrétien. Heureusement, pour un temps encore, ces divergences ne purent détruire radicalement les liens spirituels qui unissaient les Grecs et les Arméniens.

* * *

Dès qu'ils furent en possession d'un alphabet, saint Sahak, saint Mesrop et leurs disciples entreprirent la traduction de la Bible. Cette traduction arménienne a été qualifiée par les spécialistes de «reine des traductions», tant elle est techniquement réussie. On traduisit aussi les œuvres des Pères de l'Eglise, ainsi que celles des philosophes grecs qui étaient encore en honneur dans le monde chrétien, et certaines œuvres de l'antiquité ne nous sont parvenues que grâce aux précieuses traductions arméniennes. Mais on ne se contenta pas de traduire, on composa aussi des œuvres originales, et le magnifique traité de Dieu d'Eznik de Kołb est un chef-d'œuvre de la clarté de l'esprit humain, de l'avis même des théologiens étrangers, comme aussi des savants laïcs. La poésie religieuse y est dignement représentée par les hymnes de l'église arménienne. En dehors de cela, les littératures chrétiennes de l'époque ne connaissent, comme genre profane, que l'histoire, lorsqu'encore elle ne se rattache pas à l'hagiographie. Au cours du IV^e siècle, qui s'insère entre la conversion de l'Arménie et la création de l'alphabet, une première œuvre arménienne hagiologico-doctrinale, composée en grec, par un nommé Agathange, secrétaire de Tiridate, faisait l'histoire de la conversion de l'Arménie et exposait la doctrine de saint Grégoire. Une autre, écrite également en grec, par un écrivain du nom de Fauste de Byzance,

y faisait suite, sous forme, cette fois, de chronique de caractère plus laïc. Au V^e siècle, on ne compose plus qu'en arménien et le genre historique se développe: l'histoire qu'écrit Lazare de Pharbi ne peut plus s'appeler une chronique, — l'auteur est d'ailleurs brouillé avec la chronologie, — c'est plutôt une suite d'anecdotes, contées dans un style vivant et ornée de portraits parfaitement réussis du point de vue littéraire; Elisée le prêtre fait un récit passionné de la bataille d'Avaraïr et son style est émouvant, ce qui ne l'empêche pas d'analyser avec une rare sagacité les causes et les conséquences de cette guerre; Moïse de Khoreène, enfin, que la critique de la fin du siècle dernier s'est efforcée de repousser au VIII^e, voire au IX^e siècles, mais qui semble bien finalement être, comme il le dit lui-même, un élève de saint Mesrob, — Moïse de Khorène est un historien véritable; il ne fait pas une chronique, mais une histoire de l'Arménie en remontant aux débuts de l'humanité, rattachant pour cela la généalogie arménienne au Gomer, fils de Japhet, de la Bible. Pendant son voyage à Alexandrie, il a dû être un fameux rat de bibliothèque, car il nous cite des sources antiques dont aucun autre historien n'a jamais fait mention, et ces sources, il les a passées au crible de la critique, selon une méthode très moderne et scientifique, — bien que son crible ne fût pas toujours de qualité irréprochable.

A partir de ce cinquième siècle, donc, la littérature arménienne marche de pair, — et non pas à la remorque, — avec les autres littératures du bassin méditerranéen, et, définitivement rattachée à l'Occident, l'Arménie aura toujours une littérature occidentale, malgré une éclipse partielle qui dure de la chute du royaume arménien de Cilicie et de la disparition des états francs du Levant jusqu'au XVIII^e siècle, époque de la renaissance des Lettres arméniennes.

Ces quinze siècles de littérature, — à laquelle viennent s'ajouter tous les ouvrages scientifiques composés dès le haut Moyen-Age, — ont été rendus possibles grâce à l'alphabet de saint Mesrop.

Et c'est cette vieille civilisation qui fait que l'on peut voir des Arméniens briller dans toutes les activités humaines, tant à l'étranger que dans la république arménienne, dont l'université d'Erévan ne craint pas la comparaison avec les universités occidentales.

Frédéric FEYDIT

Professeur à l'école Nationale
des langues orientales vivantes.
Membre de l'Académie de St. Lazare